# CRITIQUE, concert. 3ème Festival de Pâques de PERELADA, Iglesia del Carme, le 20 avril 2025. SCARLATTI / LEO / HASSE / HAENDEL… Mélissa Petit (soprano), Ann Hallenberg (mezzo), Il Pomo d'oro, Zefira Valova (direction)

**Le Festival de Pâques de Perelada a clôturé sa troisième édition avec un excellent concert matinal, le dimanche de Pâques, animé par *Il Pomo d'Oro*, aux côtés de la mezzo néerlandaise Ann Hallenberg et de la jeune soprano française Mélissa Petit. Ce prestigieux ensemble spécialisé dans le répertoire baroque, accompagné des deux chanteuses, a proposé un programme en deux parties distinctes : la première, dédiée aux versions sacrées des *Salve Regina* de Domenico Scarlatti et Leonardo Leo ; et la seconde, composée d'arias d'opéras baroques de Georg Friedrich Haendel (et d'autres compositeurs du XVIIIe siècle).**

La mezzo-soprano Ann Hallenberg a ouvert la soirée avec la prière de Domenico Scarlatti dédiée à Marie, mère de Jésus :

une œuvre sobre et retenue, interprétée avec un goût raffiné, un phrasé élégant et une technique impeccable, bien que sa voix, marquée par l'implacable passage des années, ait perdu un peu de son éclat et que le timbre soit devenu légèrement plus âpre. Puis vint le *Salve Regina* de Leonardo Leo, interprété cette fois par la soprano Mélissa Petit, qui a confirmé tout le bien que nous en pensions déjà, avec une performance tout simplement merveilleuse : la jeune chanteuse a démontré une ligne vocale agile, lumineuse et maîtrisée, déployant ses ressources avec naturel, brillant par un contrôle exquis des *pianissimi* et une virtuosité éblouissante dans les cadences.

La première moitié, au ton plus recueilli, a laissé place à une seconde partie bien plus festive, permettant au public de savourer les feux d'artifice de l'opéra baroque. L'aria *« Volate amori »* tirée d'*Ariodante* a permis à Petit d'exhiber ses meilleures qualités : fraîcheur, une maîtrise exceptionnelle de l'ornementation et un timbre radieux. Plus tard, la soprano a offert une interprétation émouvante de l'aria *« Tu del ciel ministro eletto »* extrait de l'oratorio *Il Trionfo del Tempo e del Disinganno*, avec une expressivité intime et une vocalité claire, superbement soutenue par l'orchestre.

Hallenberg, quant à elle, a livré une version puissante d'*« Alto Giove »*, extrait de *Polifemo* de Nicolo Porpora, sommet d'habileté et de connaissance du répertoire. Enfin, la mezzo-soprano est revenue sur scène avec *« Son qual nave ch'agitata »* d'*Artaserse* de Riccardo Broschi, dans une interprétation vibrante et pleine d'effet. Toutes deux ont également brillé dans un duo : *« Io t'abbraccio »* de *Rodelinda*, où Petit et Hallenberg se sont fondues dans un dialogue d'une intense émotion, leurs voix parfaitement unies et leur présence scénique en parfaite symbiose devant l'autel.

Tout au long de la soirée, *Il Pomo d'Oro*, sous la direction

musicale de la violoniste Z**efira Valova**, a fait preuve d'une grande capacité à épouser les nuances et la ligne expressive des deux solistes, adaptant avec cohérence sa richesse timbrique, passant du recueillement religieux à l'effusion opératique. Autant dire que cette 3ème édition pascale s'est terminée en beauté – et vivement maintenant la mouture estival qui sera bientôt dévoilé par le fringant **Oriol Aguilar,** l'heureux directeur de la manifestation catalane !…

---

**CRITIQUE, concert. 3ème Festival de Pâques de PERALADA, Iglesia del Carme, le 20 avril 2025. SCARLATTI / LEO / HASSE / HAENDEL… Mélissa Petit (soprano), Ann Hallenberg (mezzo), Il Pomo d'oro, Zefira Valova (direction). Crédit photographique © Tito Ferrer**

---

# CRITIQUE, concert. PERPIGNAN, l'Archipel, le 15 avril 2025. La grande audition de

# Leipzig, Les Arts Florissants, Paul Agnew [direction]

**Après entre autres beaux accomplissements lors de cette édition 2025, tel le Requiem de Fauré dans une version rare et d'autant plus impressionnante sous la voûte des Dominicains, par le Quatuor Girard et l'ensemble récemment constitué Ô [créé, dirigé par Laetitia Corcelle / le 12 avril], le Festival de musique sacré de Perpignan retrouve ce soir un chef familier et son ensemble renommé, Paul Agnew et Les Arts Florissants.**

**Pas de musique française mais l'évocation très bien ficelée d'un événement qui dans le parcours de Jean Sébastien Bach s'avèra aussi imprévisible que décisif : les conditions de sa nomination comme Director Musices de Leipzig en 1723.**

# BATTLE BAROQUE À L'ARCHIPEL
# En lice : 3 compositeurs et 1 génie…



Photo © Michel Aguilar

En choisissant de jouer Kuhnau, Telemann puis Graupner, Paul Agnew et son équipe savent très habilement éclairer le génie de BACH l'inclassable ; à l'occasion des événements de 1723, quand Jean-Sebastian auditionne pour le poste de directeur musical de Leipzig [soit pour fournir la musique liturgique des églises de la ville, particulièrement de Saint-Thomas et de Saint-Nicolas… entre autres obligations contractuelles], Les Arts Florissants renseignent le contexte musical au moment où Bach finira par être nommé. En réalité il doit de l'emporter non par son talent musical mais à la faveur d'une série de circonstances où ses  » rivaux », mieux reconnus, mieux estimés : Telemann et Graupner, se désistent finalement en préférant rejoindre une autre ville : le premier ira à Hambourg et le second à Darmstadt… Ne restait plus que BACH, dernier choix mais seul en lice, donc choisi (!).

En effectif resserré mais expressif et contrasté, les Arts Flo relèvent le défi de ce programme historique et circonstanciel, en révélant la particularité de chaque écriture. Distribué en deux chœurs de 4 solistes chacun, voix aigus à jardin, voix graves à cour, les chanteurs expriment ce dramatisme sensible de TELEMANN, puis la piété pastorale de JOHANN KUHNAU qui fut donc directeur musical jusqu'à sa mort en 1722. C'est bien son successeur que le jury mandaté par la Ville doit désigner…
En jouant la première cantate de BACH pour cette audition [Du wahrer Gott Und Davids Sohn], le sens architectural et cette couleur de la gravité qui sait néanmoins déployer une langueur inédite, surclassent immédiatement BACH de ses confrères. Le sentiment de compassion pour Jésus y rayonne dès le duetto soprano / alto [« Toi vrai Dieu, fils de David »]: alto somptueux autant que d'une expressivité ciselée, **Paul-Antoine Benos-Djian** s'y distingue nettement : timbre melliflu, éloquence habitée, d'une rare onctuosité tragique. Et le choral final enchaîné au coro insuffle à l'écriture musicale un élan spirituel gorgé d'espérance qui emporte l'auditeur par sa hauteur de vue.

Quel contraste avec CHRISTOPH GRAUPNER abordé au début de la 2ème partie : l'art musical y est divers et raffiné, virtuose même, empruntant des effets et une volubilité vocale… à l'opéra.  » Aus der tiefen rufen wir » enchaîne les recitatifs accompagnés pour ténor, soprano, basse… véritable conversation aussi aimable qu'enjouée, comme un final d'opéra.
Enfin la consécration sonore se réalise pleinement dans la 2ème cantate que Bach écrit pour cette audition :  » Jesus nahm au sich die Zwolfe und sprach » / Jesus prit avec lui les Douze, et leur dit… Musicalement, Jean-Sébastien exprime dans une fugue hallucinante la surprise panique des Apôtres après que Jésus leur ai dit sa mort puis sa résurrection après 3 jours… Les 8 chanteurs, tous solistes inspirés, donnent alors le meilleur d'eux mêmes dans une séquence qui saisit immédiatement par sa franchise poétique, sa fulgurance expressive. Paul-Antoine Benos-Djian chante ensuite l'air de

déploration et là encore de compassion pour Jésus, avec une intensité remarquable, aussi sobre que juste [ » Mein Jesu, ziehe mich nach die / Mon Jesus appelle-moi à Toi… »]

En peu d'effets et beaucoup d'art, BACH réalise une prouesse indiscutable par l'éloquence syllabique de ses recitatifs, par l'ampleur poétique qui illumine le texte, par sa carrure rythmique, la couleur aussi du hautbois qui associé aux autres instruments du continuo, produit un tapis flexible et allant, particulièrement fervent.

En maître de cérémonie jouant avec les mots comme il le fait des musiciens sous sa coupe, Paul Agnew excelle dans une présentation des œuvres et de leur contexte. Le chef [et ancien ténor] suggère, explicite sans emphase érudite, l'enjeu de cette joute de 1723. Pour nous, Bach supplante ses rivaux, mais l'art du maestro ce soir, nous révèle qu'il n'en était rien alors. Le seul rappel de ces événements souligne combien une carrière est fragile, et sa considération immédiate, subjective. Mais le génie musical du plus grand parmi les Baroques s'est bien révélé avec le temps, dans toute la puissance et la sensibilité de sa vérité. Le dernier choral « Ertot uns Dutch dein Gute », joué puis repris à un tempo des plus vifs, rayonne d'une joie collective irrépressible, tout à fait opportune à quelques jours du Lundi de Pâques, sa jubilation finale, salvatrice, lumineuse.



Photo © Michel Aguilar

**CRITIQUE, concert. PERPIGNAN, l'Archipel, le 15 avril 2025. La grande audition de Leipzig, Miriam Allan, Paul-Antoine Benos-Djian, Cyril Auvity, Benoît Descamps,… Les Arts Florissants, Paul Agnew [direction]**



# CRITIQUE, concert. PARIS, Opéra Garnier, le 9 mars 2025. » Voice of Nature » : THE ANTHROPOCENE. Renée Fleming (soprano), Howard Watkins (piano)

**Tout siècle connaît ses années d'incertitude. Le premier quart du 21ème siècle semble en proie à une série d'ondes de choc qui font frémir tous les domaines de l'humanité. Guerres, famines, catastrophes dévastatrices, rien ne semble épargner le quotidien. Et pourtant, dans ce ressac constant de questionnements gît le fragile espoir. C'est ce que semble nous apporter ce récital que Renée Fleming a conçu avec Yannick Nézet-Seguin durant la pandémie de la *Covid-19*. Mêlant à la fois des airs d'opéra, des mélodies, des « *art songs* » et de la chanson, Renée Fleming nous convie à un parcours planétaire avec la projection des sublimes images de la *National Geographic Society* créant un portrait émouvant de ce qui risque d'être perdu par la folie humaine. Des sommets de Yosemite, le S*equoia National Park*, les déserts du Kalahari ou les profondeurs abyssales du Pacifique,… on est saisi par le silence du monde entre deux partitions que la soprano**

**étasunienne ne manque pas de laisser flotter comme une question sans réponse.**

Mme Fleming excelle dans l'art de la *Song* étasunienne, dans les *Mélodies* de Maria Schneider ou la très belle mélodie de Kevin Puts. Cependant nous restons réservés sur l'interprétation de trois *Mélodies* de Reynaldo Hahn qui semblent un peu trop basses pour la tessiture de Renée Fleming, et tombent un peu à plat. Or Mme Fleming nous a conquis avec trois *Mélodies* d'Olivier Messiaen dont la difficulté technique n'est pas redire et dans les extraits des trop rares *La Bohème* de Leoncavallo et *Adriana Lecouvreur* de Cilea, deux bijoux incomparables. Le récital s'est parachevé avec trois *Lieder* de Richard Strauss qui nous a ravi par la beauté de chaque phrasé et la justesse des couleurs.

Le pianiste **Howard Watkins** a été un allié de taille de Mme Fleming en apportant à chaque morceau un équilibre et une émotion significative. Nous avons particulièrement apprécié la justesse et l'impressionnante maîtrise technique de M. Watkins dans les Messiaen et les Strauss.

Si d'aventure le siècle devait s'achever sous une pluie de feu, peut-être que la promesse que Renée Fleming a fait fleurir avec ce récital est, en paraphrasant la chanson de Burt Bacharach, élève de Martinu, ce dont le monde a besoin, de l'amour de la beauté simple qui peut se trouver partout, même dans l'inattendu.

---

**CRITIQUE, concert. PARIS, Opéra Garnier, le 9 mars 2025. VOICE**

**OF NATURE : THE ANTHROPOCENE**. Renée Fleming (soprano), Howard Watkins (piano). Crédit photo © Alice Blangero

**VIDEO** : Trailer du spectacle

---

# CRITIQUE, récital lyrique. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 4 mars 2025. « Il Teatro Sant'Angelo ». Ensemble Le Consort, Adèle CHARVET (mezzo)

**L'Opéra Comédie de Montpellier, rempli à craquer, a accueilli une enfant du pays (« *C'est bon de chanter à la maison !* » s'exprimera t'elle avant d'interpréter son premier *bis* »…) : la mezzo-soprano Adèle Charvet, ici accompagnée par les musiciens de l'ensemble *Le Consort*. Le programme, centré sur l'opéra vénitien de l'époque d'Antonio Vivaldi, a transporté le public dans l'univers du Teatro Sant'Angelo, théâtre vénitien aujourd'hui**

**disparu, mais dont l'esprit a été ravivé grâce à des œuvres tirées du CD « Teatro Sant'Angelo » publié chez Alpha Classics (que nous avions chroniqué dans ces colonnes). Vivaldi, figure centrale du concert, était représenté par cinq extraits d'opéras, souvent méconnus – tandis que Théotime Langlois de Swarte (violon) puis Justin Taylor (clavecin), les deux maîtres de cérémonie de la soirée, ont exprimé tour à tout leur enthousiasme pour ces découvertes et leur partage avec le public.**

La soirée a débuté avec l'ouverture de *L'Olimpiade* de Vivaldi, mettant en valeur la sonorité riche et équilibrée de l'ensemble orchestral, dirigé avec précision par **Théotime Langlois de Swarte**. Les cordes baroques, soutenues par un *continuo* composé d'un clavecin, d'un théorbe, d'un violoncelle et d'un alto, ont créé une atmosphère envoûtante. **Justin Taylor**, au clavecin, a capturé avec *brio* l'énergie caractéristique de Vivaldi. Le programme a ensuite enchaîné avec des airs, dont le poignant *« Il mio crudele amor »* de **Michelangelo Casparini**, interprété avec une grâce et une finesse remarquables par **Adèle Charvet**. Sa voix, d'un registre mezzo chaleureux et raffiné, a su traduire avec naturel et souplesse les émotions complexes de tous ces textes exigeants.

D'autres compositeurs, moins connus mais tout aussi talentueux, comme **Giovanni Ristori** et **Fortunato Chelleri,** ont été mis à l'honneur, révélant une rhétorique musicale typique de l'époque vénitienne. La mezzo montpelliéraine, en parfaite harmonie avec les musiciens, a captivé l'auditoire par son interprétation expressive, plongeant dans les excès et les passions de cette musique baroque, avec l'engagement artistique qu'on lui connaît. Le concert s'est achevé en apothéose avec deux extraits d'*Andromeda liberata* et de *La*

*fida ninfa,* tous deux nés sous la plume d'**Antonio Vivaldi.** En *bis*, Adèle Charvet a interprété avec une profonde émotion *« Lascia ch'io pianga »* de Haendel, un clin d'œil à l'héritage du *Drama in musica* italien, avant de reprendre le renversant « *Alma opressa*« , extrait de *La Fida Ninfa* précitée.

Ce concert a été une célébration vibrante de l'opéra vénitien, un hommage à son héritage et une invitation à redécouvrir ses joyaux oubliés.

---

**CRITIQUE, récital lyrique. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 4 mars 2025. « Il Teatro Sant'Angelo ».** Ensemble Le Consort, Adèle CHARVET (mezzo). Crédit photo © OONM

---

# CRITIQUE, récital lyrique. MONACO, Salle Garnier, le 9 février 2025. CHAUSSON, HAHN, DUPARC, PUCCINI, KOSMA… Benjamin Bernheim (ténor) /

# Carrie-Ann Matheson (piano)

**Un total régal, le récital de Benjamin Bernheim, à la Salle Garnier de Monte-Carlo ! Son concert restera l'un des joyaux de la saison monégasque. Cet artiste au timbre doré, à l'émission parfaite, à la justesse absolue, à la musicalité exemplaire, nous a transportés sur un petit nuage. Il est de ces artistes qui vous font naître le printemps en hiver. Ah si, usant sur sa notoriété, Benjamin Bernheim pouvait relancer la mode de la *Mélodie* française ! Il y a tant de bijoux à découvrir ou redécouvrir dans le répertoire de Fauré, Debussy, Duparc, Chausson ! D'autant qu'il en est un interprète idéal.**

C'est en effet ce répertoire-là que **Benjamin Bernheim** nous a chanté et avec lequel il nous a enchantés. De Chausson, ce fut le *Poème de l'amour et de la mer*, dont la musique subtile, frémissante, enchanteresse s'achève par l'émouvant *Temps des lilas*. De Reynaldo Hahn, *L'Heure exquise* – dont le titre veut tout dire. De Duparc, *L'Invitation au voyage* sur le sublime poème de Baudelaire (« *Mon enfant, ma sœur / Songe à la douceur / D'aller là-bas vivre ensemble !* ») Mais il y eut aussi des chansons de Joseph Kosma (*Les Feuilles mortes*), de Charles Trénet (*Douce France*) ou de Jacques Brel (*Quand on n'a que l'amour*) que, par sa voix, Benjamin Bernheim hissa au rang de chef d'oeuvre. D'ailleurs, ce sont des chefs d'oeuvre !

Il fallait voir Bernheim, tout simple, enjoué, fringant, s'avançant sur le devant de la scène, s'adressant au public comme s'il chantait pour des amis, sans pupitre (Il ne prit un

pupitre que pour une série de *mélodies* espagnoles de Mompou, Turina, Ginastera). Ah, il y eut encore quelques *Mélodies* de Puccini qui étaient de vrais airs d'opéra et une *Romance de Nadir* extrait des *Pêcheurs de perles* et un « *Pourquoi me réveiller* » tiré de *Werther* qu'on n'oubliera pas. Et, cerise sur le gâteau, le récital fut idéalement accompagné par la pianiste **Carrie-Ann Matheson**.

Un joyau de la saison monégasque, on vous dit !

---

**CRITIQUE, récital lyrique. MONACO, Salle Garnier, le 9 février 2025.** CHAUSSON, HAHN, DUPARC, PUCCINI, KOSMA… Benjamin Bernheim (ténor) / Carrie-Ann Matheson (piano). Crédit photo © Marco Borelli

---

# CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 4 février 2025. Récital de Nadine SIERRA. Orchestre Lamoureux, Adrien Perruchon (direction)

**Nadine Sierra court d'une scène prestigieuse à une**

**autre, et est acclamée partout où elle passe, aucune fausse note dans sa progression. Tout est parfaitement maîtrisé. Sage sur toute la ligne, Nadine n'a jamais mis en péril son précieux instrument. Force est de le constater au vu de la galerie d'héroïnes qu'elle a incarnées, passant avec prudence, par gradation successive, des Musetta, Norina, Gilda, Zerlina, aux Juliette, Violetta et Lucia. La soprano américaine est revenue hier soir sur la scène de la Salle Gaveau dans un programme transversal, assez proche de l'esprit de son premier album *There's A place for us*. Devant une salle comble et un public chauffé à blanc, Nadine Sierra a de nouveau tutoyé les cimes, nous offrant en prime un florilège de *Encores.***

Rayonnante dans une robe Dior rose aux motifs coquillages, **Nadine Sierra** se jette, comme toujours, sans se poser de questions, dans les flammes de son art, déployant une énergie virtuose, un aigu et un suraigu impériaux, un souffle long qui soutient un *legato* parfait. Elle fait une démonstration éclatante de toutes ces qualités, dès l'ouverture du programme, nous faisant l'offrande de moment de pure émotion, avec les airs de *La Rondine* de Puccini, « *Chi il bel sogno di Doretta* », et « *Depuis le jour* » de *Louise* de Gustave Charpentier. Elle enchaîne ensuite avec une Juliette, toujours aussi impériale. La valse « *Ah, je veux vivre* », écrite dans un registre central, permet ici d'entendre un timbre sensuel et chaud de vrai *soprano lirico*, capable toutefois de colorature étourdissantes. Dans le tragique « *Dieu, quel frisson court dans mes veines* » qu'elle nous livre en seconde partie de concert, elle n'ajoute aucun pathos superflu, aucun expressionnisme exagéré, son chant y reste parfaitement

belcantiste. Et que dire de sa Violetta sur laquelle on a déjà tant écrit. Le succès paraît assuré avant même que la soprano ait émis une seule note. Avec une technique sans faille, elle aborde *« E strano… sempre libera* », comme si elle se promenait en toute décontraction dans un jardin entièrement familier. Elle enchaîne trilles et vocalises avec une agilité confondante. Le registre aigu est électrisant. Malgré son aisance évidente, Nadine Sierra démontre qu'elle sait doser ses effets, loin de la pyrotechnie vocale. Elle compose, par toute une palette de variations et de nuances, un portrait remarquable de Violetta. Elle donne ici libre court à la frivolité de la courtisane tout en laissant entrevoir déjà, par ses accents et couleurs, les affres de l'héroïne déchue. Elle sait désormais, bien mieux que jadis d'ailleurs, donner essence humaine à un personnage au-delà des perles vocales. Cette texture de chair et de sang, on l'entend ici dans *La Traviata,* et on l'entendra également dans l'air de la folie de *Lucia di Lammermoor* en toute fin de programme.

Dans la seconde partie, l'artiste parée d'une robe fourreau noire, sertie de perles diamantées, nous amène hors des sentiers battus de l'opéra, en offrant une somptueuse interprétation de *Summertime,* mettant en lumière un registre grave qui ne manque pas de séduction. En forme de conclusion, Nadine Sierra nous livre un *scoop* : ce soir, c'est le dernier soir de sa *Lucia… « Why »* ? lui lance alors en chœur le public chamboulé par cette annonce. Parce qu'explique-t-elle, elle estime aujourd'hui devoir s'arrimer à un autre horizon, et laisser le personnage à d'autres, ce qui dénote la grande humilité de la chanteuse, mais aussi la conscience que son expérience est aussi un passage de relais… Mais à quel rôle rêve-t-elle désormais, elle qui a mis un point d'honneur de passer à pas feutrés, des légers aux lyriques ? Le florilège des *Encores* qui va suivre, semble nous tendre un début de réponse…

Comme à son habitude, avec la générosité qu'on lui connaît, **Nadine Sierra** nous offre une avalanche de bonus. En hommage à ses racines (et sans nul doute, à sa maman, comme à chacun de ses concerts) elle nous livre une relecture envoûtante de *Besame mucho* en duo avec un contrebassiste. Dans ce registre la soprano américaine use une fois de plus de l'alliage ensorcelant d'un grave moiré et d'un aigu étincelant pour nous mettre à genoux. Elle poursuit ces *Encores* par deux air d'opéra : l'un qu'elle porte avec le cœur et l'âme de concert en concert, « *O mio babbino caro* » extrait de *Gianni Schicchi*, et l'autre, le monologue d'une diva prénommée Floria. Et c'est donc « *Vissi d'arte* » que Nadine Sierra nous tend en bouquet-surprise. Le timbre, le grave, tiennent ici toute leur place dans cette interprétation qui manque toutefois un tantinet de corps pour être pleinement convaincant. Mais déjà la nuance est de mise : nullement hystérique, cette diva-là est toute en frémissement d'amour et lumineuse douleur. Insatiable, Nadine Sierra ne quittera la scène qu'à 23 heures, après deux heures et demie d'un *one-woman-show* éblouissant. En maîtresse de cérémonie, elle a dispensé une leçon de chant qui a, comme toujours, fait chavirer le public et conduit l'**Orchestre Lamoureux**, sous la direction d'**Adrien Perruchon**, à donner le meilleur de lui-même.



---

**CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 4 février 2025. Récital de Nadine SIERRA.** Orchestre Lamoureux, Adrien Perruchon (direction). Toutes les photos © Jean-Yves Grandin

**VIDEO** : Nadine Sierra interprète l'air « *Ah, je veux vivre* » extrait de « Roméo et Juliette » de Charles Gounod

---

# CRITIQUE, concert. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, le 26 janvier 2025. VIVALDI / PERGOLESI : Stabat Mater. Paul Figuier (contre-ténor), Bruno de Sa (sopraniste), Ensemble Les Accents, Thibaut Noally (direction)

**Désormais bien ancrée dans le paysage de la cité des Papes, l'Association Musique Baroque en Avignon, toujours ardemment dirigée par son fondateur Robert Dewulf, ne propose pas moins de 7 concerts de prestige lors de cette 25ème édition, dans les lieux les plus emblématiques de la ville. En ce dimanche 26 janvier, ce n'est non pas l'une des innombrables églises et chapelles de la Cité papale qui a été retenue, mais l'Opéra de la ville, et pour cause, les quelque 700 places de l'institution provençale étaient toutes occupées ! Il faut dire que l'affiche avait de quoi faire saliver, avec la venue de Thibault Noally et de son ensemble Les Accents, pour servir d'écrin aux deux superbes voix du contre-ténor français Paul Figuier et du sopraniste brésilien Bruno de Sa.**

Et le programme n'a certainement pas été étranger non plus au succès remporté par la billetterie, car ces deux "tubes" de la musique baroque que sont les ***Stabat Mater*** de **Pergolèse** et de **Vivaldi** font toujours se déplacer les mélomanes. Celui de Vivaldi, écrit pour voix solo, échoit au jeune et brillant contre-ténor **Paul Figuier**, applaudi dernièrement au Festival d'Ambronay. La précoce étendue de ses moyens techniques le portent vers une certaine esthétisation du chant doloriste, aussi bien que jubilatoire, sans pour autant s'en tenir à des artifices vocaux affectés. C'est un chant vécu dans l'évidence et depuis l'intérieur, avec la conviction que l'univers vivaldien dépasse le simple objet décoratif. L'éclat et la vigueur du « *Nunc Jubilare* » sont d'abord chez le jeune chanteur au service d'un jaillissement autant que d'une plénitude spirituelle. Les qualités objectives du phrasé lui suffisent pour s'assurer une fluidité, une justesse et une conviction de ton toujours fascinantes. Et après l'exécution d'un des multiples concertos du Prêtre roux, interprété avec l'énergie communicative habituelle de Noally et son ensemble, c'est au tour de **Bruno de Sa** d'ensorceler le public par sa rare voix de sopraniste et sa pyrotechnie associée, dans l'aria vivaldienne "*In Furore Iustissimae*", une œuvre en quatre parties contrastées : une *aria* agitée, un bref récitatif suppliant, une seconde *aria* de remerciements sincères, et un *Alleluia* conclusif. Sa tessiture ne cesse de surprendre par sa hauteur d'émission, l'aspect planant dans la manière de prendre les sons, avec un timbre qui s'approche de manière impressionnante de celui d'une soprano, teinté de couleurs rondes et chaudes, tout en étant doté d'un volume impressionnant. Il réussit ici à varier à l'envi le son qu'il parvient à enfler et à faire diminuer sans effort apparent, pour la plus grande joie d'un public fasciné.

Tout aussi populaire que les œuvres l'ayant précédées, le *Stabat Mater* de Pergolèse permet ensuite aux deux interprètes

de délivrer naturellement la version réduite pour deux violons, un alto, un violoncelle et une basse. **Thibault Noally** respecte le caractère galant de l'ouvrage, soutenu par un ensemble instrumental léger et savoureux, fort d'un jeu délié et de sonorités claires, rendant l'écrin de l'Opéra avignonnais presque intimiste. Du côté des deux voix, leur mariage exprime une agréable harmonie, bien que différentes, et le dessin des lignes mélodiques respirent ici le naturel. Ils font assaut de virtuosité dans l'*Alleluia* conclusif, et obtiennent un légitime triomphe, sans que nous sachions si l'enthousiaste public leur a arraché des *bis,* des contraintes ferroviaires nous ayant obligé à quitter la salle à l'issue du dernier ouvrage inscrit au programme…

_____

**CRITIQUE, concert. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, le 26 janvier 2025. VIVALDI / PERGOLESI : Stabat Mater.** Paul Figuier (contre-ténor), Bruno de Sa (sopraniste), Ensemble Les Accents, Thibaut Noally (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

**VIDEO** : Paul Figuier chante « *In darkness let me dwell*' de John Dowland

# CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 23 janvier 2024. Récital d'Andreas Scholl

**Andreas Scholl était de retour à la Salle Gaveau, hier soir, dans un programme de cantates, comme toujours judicieusement conçu, exigeant tout à la fois un chant élégiaque, introverti, suspendu, et, à l'opposé, vaillance, et mordant. On attendait donc beaucoup de cette soirée et ce d'autant plus que le contre-ténor partageait la scène avec la flûtiste Dorothee Oberlinger qui ne cesse de démontrer qu'elle est la meilleure spécialiste de son instrument. Depuis leur disque lumineux « *Small gifts* » consacré à J. S Bach, les deux artistes ont tissé des liens étroits dont l'essence profonde est à l'évidence le plaisir de faire de la musique ensemble. A cette affinité élective s'est joint le clavecin inspiré de Olga Watts. Cette soirée fut donc une affaire de fins musiciens dont la virtuosité a été l'écrin précieux d'un chant souverain.**

En dépit de quelques résidus persistants d'une grippe récente qui se sont fait légèrement entendre, Andreas Scholl a montré, une fois de plus, toute la pureté de l'émission de sa voix et la qualité de sa projection. Plus encore que par l'aisance et l'élégance des vocalises de « *Da Tuoi Lumi* « de **Caldara**, on est capturé d'emblée par les sons filés et la grâce du contre-

ténor dans la force méditative de la cantate « *Nel dolce tempo* » de **Haendel**. Et surtout, on ne s'est jamais lassé d'admirer, tout au long de la soirée, la beauté du timbre, notamment dans les airs « *Pastorella co' bei lumi erbe e fiori* » et « *Senti di te, ben mio* ». Rare est cette voix d'une élégance subtile, savant équilibre entre naturelle aisance et maîtrise technique. Elle nous a fait, en effet, souvent l'offrande, au fil du programme, d'une parenthèse en apesanteur traduisant toute la pudeur et l'intensité de l'émotion contenue du contre-ténor dans une gamme de teintes raffinées, comme dans le récitatif « *Troppo nobile ardor m'accese il seno* » de l'aria « *Vaghe Luci* » de Caldara.



Le morceau de bravoure qu'est la cantate « *Mi palpita il cor* » de **Haendel**, a été également au cœur de ce récital. Andreas Scholl s'est joué ici de toutes les difficultés vocales par une diction claire et une riche ornementation. Dans les récitatifs « *Tormento e gelosia* » et « *Clori, di te mi lagno* », le chanteur a su animer la moindre phrase par un engagement total. Dans l'air « *Se un di m'adora la mia crudele* », on a pu pleinement apprécier dans cette interprétation habitée, les *legati* et *crescendi*, distillés dans un chant débarrassé de toute fioriture inutile. Car contrairement à certains contre-ténors, Andreas Scholl ne s'adonne ni au maniérisme, ni à la pyrotechnie vocale. L'artiste fait montre d'une virtuosité jamais ostentatoire, au service constant de l'expression et de la musique. Dans cette aisance naturelle sans effets inutiles, le contre-ténor a été en tout point rejoint par Olga Watts, au touché nerveux et énergique, dans *La Chacone pour clavecin solo* de Bach, extraite de sa *Partita n°2 BWV 1004*, et plus

encore par Dorothee Oberlinger dont l'interprétation de La *Follia* et de *La Sonate en fa majeur* de **Corelli** a été suprême de bout en bout.

En guise de conclusion à ce récital, Andreas Scholl, et ses deux complices, nous ont fait l'offrande, de l'air « *Il n'est point de bergère* » tiré de *La Pastorelle en Musique* de **Telemann**, dans lequel le contre-ténor, abandonnant momentanément la voix de tête pour une tonalité grave de baryton, détonante mais au combien suave, a suscité les rires d'un public conquis. Avec une telle synergie, les trois artistes ont tenu l'auditoire à distance du froid de l'hiver en attisant le feu des couleurs d'un printemps à venir.

_____

**CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 23 janvier 2024.** Récital d'Andreas Scholl. Crédit Photographique (c) Brigitte Maroillat et Droits Réservés

**VIDEO** : Andreas Scholl chnate la largo « *Ombra mai fu* » extrait de *Serse* de Haendel

---

# CRITIQUE, récital lyrique.

# GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL, Eglise de Rougemont, le 3 janvier 2024. Lise Davidsen (soprano), Freddie De Tommaso (ténor), James Baillieu (piano)

**Après le formidable concert donné par Sonya Yoncheva la veille, celui prévu avec la soprano norvégienne Lise Davidsen et le ténor italo-britannique Freddie De Tommaso s'annonçait comme l'un des temps forts du Gstaad New Year Music Festival… Las, malgré de très beaux moments, la magie n'a pas opéré et la soirée a laissé plus d'un spectateur sur sa faim (dont votre serviteur), notamment quant à la prestation du second… Mais que s'est-il passé ?…**

Pour commencer, pour "convenance personnelle" (ou plutôt caprices de Diva…), le programme prévu a été réduit au tiers, 5 airs ou duos passant ainsi à la trappe, la soirée n'excédant pas une heure de chant contre les 1h30 prévu… Mais le principal hiatus du concert a surtout résidé dans l'exiguïté de la minuscule **Église de Rougemont**, où il se tenait, avec sa capacité d'un grosse centaine de personnes… et dans laquelle la voix de **Lise Davidsen**, peut-être la plus puissante voix de notre temps, qui remplit avec aisance les vastes vaisseaux que sont le Metropolitan Opera de New-York ou l'Opéra Bastille, s'est ici transformée en brise-tympans !… Et ce dès le "*Dich*

*teure Halle*" d'ouverture (tiré de *Tannhaüser* de Wagner) qui – pour impressionnant qu'il fût -, nous a plus sûrement "raidi" plus que transporté… Par extraordinaire, elle convainc mieux dans les airs plus nuancés comme le "*Vissi d'arte*" puccinien ou le "*Ritorna vincitor*" verdien, dans lesquels elle parvient à plier ses énormes moyens aux exigence de ces deux arias, et dans lesquels nos oreilles au moins ne furent pas agressées ! Et, surtout, elle parvient à émouvoir dans les deux Lieder de son compatriote Edvard Grieg (*Sechs Lieder* op. 48 N°5. *Zur Rosenzeit* et N°6. *Ein Traum*),en distillant de bien beaux *pianissimi*, autant qu'une voix de ce format en est capable…

Et qu'est-il arrivé à son partenaire du soir, le formidable **Freddie De Tommaso** qui débute la soirée comme s'il marchait sur des œufs, avec de récurrents problèmes techniques qu'un chanteur de sa trempe ne devrait pas souffrir ?… A t-il été contrarié par l'étroitesse des lieux, s'est-il senti écrasé par sa partenaire qui a fait fi du problème, ou était-il tout simplement indisposé ?… Après un "*Celeste Aïda*" hurlé plus que chanté (malgré un fabuleux *diminuendo*, il faut bien l'avouer et rendre à César…), il convainc mieux dans l'aria de Francesco Cilea "*E la solita storia del pastore*", délivrée avec plus de mesure et de contenance, et des allégements bienvenus. Mais le naturel revient au galop dans l'air de Mario "*Recondita armonia*", avec en plus des aigus serrés et un condamnable manque de finesse. Il se ressaisit avec un "*Core'ingrato*" napolitain mieux maîtrisé et savamment dosé, tandis que sa partenaire lui emboîte le pas avec le délicieux « *I could have danced all night* » extrait de *My fair Lady* de Lowe. Habitués à chanter ensemble, il ne font qu'une bouchée ensuite du dernier air de la soirée, le même « *Lippen Schweigen* » (extrait de la *Veuve joyeuse* de Lehar) qui avait clôturé l'autrement convaincant duo réunissant, quelques jours plus tôt, Elina Garanca et Jonathan Tetelman…

Au final, le moment le plus touchant et musical de la soirée

aura été l'*Impromptu en la bémol majeur* op. 142/2 de Schubert, interprété par l'accompagnateur des deux *stars*, l'excellent pianiste sud-africain **James Baillieu** – qui nous livre nous un Schubert de chair et de sang, d'amour et de tristesse, de passion et de désespoir glacé. Le piano solo semble bien mieux convenir au délicat écrin qu'est l'Eglise de Rougemont…

---

**CRITIQUE, récital lyrique. 19ème GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL, Eglise de Rougemont, le 3 janvier 2024**. Lise Davidsen (soprano), Freddie De Tommaso (ténor), James Baillieu (piano). Toutes les photos © Patrizia Dietzi

**VIDEO** : Lise Davidsen et Freddie De Tommaso chantent l'air « *Lippen Schweigen* » (extrait de la *Veuve joyeuse* de Franz Lehar)

---

# CRITIQUE, récital lyrique. GSTAAD NEW YEAR MUSIC

# FESTIVAL, Eglise de Saanen, le 2 janvier 2024. Sonya Yoncheva (soprano), Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles, Stefan Plewniak (direction)

**C'est une véritable pluie de stars du chant lyrique qui s'abat lors de cette 19ème édition du Gstaad New Year Music Festival, et après Rosa Feola en ouverture de festival, le 27 décembre, puis le duo explosif formé par Jonathan Tetelman et Elina Garanca le lendemain, c'était au tour de Sonya Yoncheva de briller, en ce jeudi 2 janvier, accompagnée par rien moins que l'Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles (et cinq membres du Choeur de l'Opéra Royal), dans la charmante Eglise de Saanen. Chef "chouchou" de la formation versaillaise, c'est le polonais Stefan Plewniak qui est aux commandes,**

## dans un programme consacré à Noël, donné quelques jours plus tôt à la Chapelle Royale du Château de Versailles.

C’est le chœur versaillais, aussi brillant qu’homogène, qui ouvre les festivités avec le chant traditionnel “*Hymn to the joy*”, avant que la diva arrive, du fond de la nef, dans une superbe robe couleur rouge passion. Et c’est avec deux arias extrait du Messie de Haendel (« *I Know That My Redeemer Liveth* » et « *For unto us a child is born* »), revenant à ses premières amours de la musique baroque. La soprano bulgare y distille tout ce qui fait l’essence de sa voix : un timbre pulpeux et volumineux, des aigus aussi vaillants que des graves sonores, un *legato* parfait, un souffle aussi maîtrisé qu’il paraît infini, une palette de couleurs d’une richesse inouïe, et cette émotion à fleur de peau qui est sa principale qualité.



On change d’époque avec le “*Repentir*” extrait de la *Messe de Sainte Cécile* de Charles Gounod, car la musique de l’âge romantique et celle de la fin du 19e lui siéent à merveille, avec un juste dosage entre ferveur et piété, lyrisme et humilité. Des qualités que l’on retrouve dans “*Il Sogno*” de Puccini, que le compositeur italien reprendra quelques années plus tard dans son opéra *La Rondine*, et plus encore dans l’”*Ave Maria*” extrait de *Cavalleria Rusticana* de Mascagni, introduit par les cinq choristes, et dans lequel la voix de la soprano rayonne d’une infinie grâce. Le fameux *Intermezzo* (tiré du même ouvrage) permet d’apprécier la battue toujours nerveuse, mais sensible, de **Stefan Plewniak** – et l’excellence de ses 12 musiciens, qui exécutent

un *Concerto pour la nuit de Noël* op. 6 n°8, puis le célébrissime *Canon* de Pachelbel, qui leur permettent de faire montre de toute leur musicalité et virtuosité. L'un d'entre eux étant natif du Honduras, Sonya Yoncheva lui dédie le "*Arru, Arrurru*", chant traditionnel de ce pays (auquel se mêle le chœur,) qui vient apporter une touche "exotique" à la soirée. Le choeur accompagne également la chanteuse dans le rare « *Pie Jesu* » d'Andrew Lloyd Weber, qu'elle interprète an duo avec **Natalia Kawalek** (l'épouse du chef !), les deux timbres se complétant à merveille, tandis que le *"White Christmas"* d'Irving Berlin qui suit apporte une touche supplémentaire de tradition… de même que le fameux et inévitable "*Stille Nacht*" de Joseph Mohr :

Et c'est le magnifique "*Ave Maria*" de Franz Schubert que l'ensemble des artistes chante en guise de *bis*, qui suscite de vives acclamations et chauds applaudissements dans une Eglise de Saanen pleine à craquer et surchauffée… tandis qu'il fait – 10 degrés à l'extérieur…

---

**CRITIQUE, récital lyrique. GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL, Eglise de Saanen, le 2 janvier 2024.** Sonya Yoncheva (soprano), Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles, Stefan Plewniak (direction). Toutes les photos (c) Emmanuel Andrieu

**VIDEO** : Sonya Yoncheva chante « *Still nacht* » à Versailles